

XYZ. La revue de la nouvelle

Tant qu'il y aura des ponts

Lori Saint-Martin



Numéro 7, automne 1986

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2732ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Saint-Martin, L. (1986). Tant qu'il y aura des ponts. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (7), 65–68.

Lori Saint-Martin

Tant qu'il y aura des ponts

J'arrive de chez le médecin. Après une demi-heure de questions et de tâtonnements, il a confirmé toutes mes craintes : je suis en excellente santé et je risque de vivre quarante ou cinquante ans encore.

Les chances étaient minces qu'il me trouve une quelconque maladie mortelle, je le savais. Pourtant, j'espérais qu'il prendrait un air d'assurance feinte pour me signaler la présence d'un kyste ou d'une tumeur que je négligerais de faire soigner : une belle mort naturelle d'ici un an ou deux.

Mais non, pas de chance. Tension artérielle, normale ; digestion, élimination, respiration, normales ; aucun signe de cancer ou même de surmenage. Tout fonctionne à merveille. Même mon cœur bat fort et tranquillement, sans irrégularités. La mort naturelle, ce n'est pas pour demain.

Malheureusement, je n'ai aucun vice mortel. Je ne fume pas, ne me drogue pas ; mon deuxième verre de vin me fait tomber de sommeil. Je conduis prudemment. Je ne fréquente aucun bar et ne ramène jamais chez moi de porteurs d'une nouvelle maladie inguérissable. À tout prendre, je suis peu douée pour l'autodestruction à petit feu.

Restent donc les grands moyens. Plus que tout je veux profiter de ce nouvel élan.

Les raisons sont ce qu'il y a de moins important, croyez-moi. C'est peut-être congénital, et les causes apparentes (une

peine d'amour, une défaite ou une humiliation) ne sont que des prétextes. Puisque je vous dis que depuis toujours, je traîne cette incapacité de vivre. Les arguments que ne manqueraient pas d'évoquer mes amis, solennels (« toute la vie devant toi, ça passera, pense à ton avenir »), me font sourire un peu, soulignent la distance qu'il y a, d'eux à moi.

Depuis que ma décision est prise, je me sens mieux. Autour de moi, les gens parlent élections, Noël, sports d'hiver. Ils font des projets. On me demande ce que je ferai pendant les Fêtes, pour qui je compte voter. « Je ne le sais pas, je ne serai peut-être pas là » dis-je. « Comment ça, tu pars encore en voyage ? » « C'est possible. » Je souris, réconfortée. Je ne serai peut-être pas là.

Chacun se réduit, même pour ses amis, à deux ou trois traits de caractère. Moi, je suis intense et instable (« Cette pauvre Geneviève, on dirait qu'elle ne se décide à rien »). Ils me voient comme un génie presque raté : j'ai laissé de très bons postes parce que je n'étais pas capable d'aller au bureau tous les jours ; je n'ai jamais fini les scénarios de film commandés ; j'ai quitté mon mari un jour pour presque rien, sur un coup de tête.

Mes amis trouvent dommage que, avec mes talents exceptionnels, j'aie fait si peu de choses. Moi, je sais que je n'ai jamais eu qu'une aptitude, celle de fuir, qu'un but : mourir. Jusqu'ici, j'ai échoué.

Tant de rendez-vous manqués. La première fois, j'avais seize ans. Avant de me coucher, j'ai avalé une bouteille de 222 et tous les somnifères qui traînaient dans la pharmacie. Je me suis endormie, tranquille, rassurée. Le lendemain matin, ma mère a voulu me faire sortir de force de mon lit, comme d'habitude ; je détestais l'école et refusais souvent de me lever. Je n'ai pas bougé. Après avoir dormi toute la journée, il ne me restait qu'un mal de tête. Plus tard, ma mère est entrée dans ma chambre, la bouteille de 222 vide à la main. « C'est toi qui les as pris ? » Je l'ai regardée avec mépris. « Tiens,

tu fouilles dans les poubelles maintenant ? Ça t'apprendra. » Elle ne m'en a jamais reparlé.

Je ne suis pas douée pour la vie. Petite fille timide, j'ai passé mon adolescence dans les livres et je n'aurais peut-être pas dû en sortir. Je demeure convaincue que la mort précoce des héros constitue le seul dénouement acceptable.

Et pourtant, j'ai obtenu des diplômes, je me suis mariée, j'ai travaillé. Pendant de longues périodes, je vivais comme tout le monde, telle une élève appliquée qui reproduit les gestes des autres en attendant de les comprendre.

Je vivais. J'oubliais, d'autant plus facilement que personne ne savait que j'avais voulu mourir. Et pourtant, je me regardais jouer à être bien équilibrée. Je n'étais pas vraiment absente, mais je n'avais jamais été là non plus.

La deuxième fois, c'était à Madrid, à vingt-deux ans. J'y suis arrivée tard, un soir de juillet, j'ai marché longtemps dans les rues jonchées de papiers sales avant de me trouver une chambre dans un hôtel de fond de cour. Des éclats de musique me parvenaient de la place voisine. Dans la chambre d'à côté, un homme et une femme se criaient dans une langue que je ne connaissais pas, parfois à tour de rôle, parfois les deux ensemble.

Le lendemain, j'ai acheté des lames de rasoir. J'ai pris plaisir à tracer les filets bleus de mes veines et à voir jaillir le sang. Il me fascinait, je ne le quittais pas des yeux. Finalement, j'ai dû m'évanouir.

Quand je me suis sauvée de l'hôtel, on lavait les rues à grande eau, comme tous les matins. Je ne voulais parler à personne, j'avais trop honte.

Je m'étais ratée. Pendant huit ans, je me suis abstenue, attendant d'oser recommencer.

J'hésite beaucoup pour la méthode. J'ai beau me dire que quelques secondes, même quelques minutes de douleur atroce sont plus faciles à supporter que des années et des an-

nées de vie, je ne me convaincs pas. Je ne veux pas vivre par lâcheté.

C'est compliqué de mourir. Je ne peux demander l'aide de personne, surtout pas de ceux qui veulent m'aider. Presque tous les moyens s'éliminent d'eux-mêmes. Les somnifères ? Je suis trop superstitieuse pour m'y risquer à nouveau. Organiser un accident d'auto ? On risque de passer quarante ans en fauteuil roulant. Je pourrais toujours me procurer un revolver ou du cyanure, mais je voudrais une mort plus simple, moins fatigante, une seule étape à franchir. Ne plus courir.

Le mieux, me semble-t-il, c'est de se noyer. C'est facile, c'est propre, et le fleuve n'est pas loin. Puis je me rappelle que c'est une mort par asphyxie, sûrement pénible et pas très rapide. Mais il fait froid maintenant, et je sauterai d'assez haut, pour être déjà assommée au contact de l'eau.

C'est décidé, enfin. Je suis soulagée de penser que c'est sans doute le meilleur choix, le moins risqué. Je me complais à entrer dans le détail. Ma mort est ronde et complète, pleine comme un œuf, je la retourne dans tous les sens, la contemple, me réjouis de sa forme parfaite. Elle promet d'être si bonne que je veux prendre mon temps avant de la goûter. Je n'ai plus peur. Tant qu'elle sera là, devant moi, offerte, tant qu'il y aura des fleuves, des ponts et de grandes nuits d'hiver, je serai heureuse, je serai tranquille, je serai hors de tout danger.

Lori Saint-Martin termine un doctorat en littérature à l'Université Laval. Elle collabore régulièrement à *Spirale* et a contribué des textes à *Arcade* et à la *Nouvelle barre du jour* ainsi qu'à plusieurs revues de critique littéraire. Trois de ses nouvelles ont été diffusées sur les ondes de Radio-Canada, dont une dans le cadre du concours de nouvelles 1986. Elle prépare actuellement un roman.